

Sartre, aujourd'hui, pour nombre de nos contemporains, c'est presque un gros mot. Vous êtes un des rares philosophes à ne pas vous contenter simplement de le défendre ou le descendre ! Qu'est-ce qui vous intéresse chez lui ?

Réduit à quelques fourvoiements politiques, Sartre est cependant l'auteur d'une œuvre extraordinaire et un expérimentateur de génie. Le romancier de *La Nausée*, le philosophe de *L'Être et le Néant*, le dramaturge de *Huis clos*, l'auteur des *Mots*, fut aussi un biographe du Tintoret, le scénariste d'un film sur Freud... et j'en passe. Sartre n'a cessé de se réinventer, passant d'une philosophie à une autre et multipliant ses styles d'écriture. Plutôt que le convoquer au tribunal de l'Histoire ou le commenter doctement, il m'a toujours paru plus intéressant de comprendre la fabrication de sa pensée et la puissance inépuisable de ses métamorphoses.

On a l'habitude de croire Sartre lorsqu'il dit que sa vie a été coupée en deux par la guerre. Indifférent à la politique avant 1940, fou de politique après 1945. Or au moment même où il écrit un de ses textes les plus controversés – *Les communistes et la paix* (1952) – il écrit à Michelle Vian que son article est « une merde » et que « la politique l'emmerde ». Est-ce à dire qu'il se forçait à faire de la politique ?

La conversion de Sartre à la politique est spectaculaire et, comme à son habitude, il nous en donne la clef avec un récit édifiant. Cependant ses raisons sont autant morales et psychiques que philosophiques. Sartre chausse des semelles de

plomb car il éprouve le sens du devoir et de la responsabilité individuelle, hérité du protestantisme, d'autant plus qu'il n'a pas été héroïque pendant l'Occupation. La Libération lui donne l'opportunité d'occuper le champ intellectuel et de rallier un grand public. Mais il avoue confidentiellement qu'il reste un homme léger, fait de vent, et que ses désirs le mènent vers la littérature « dégagée » (sic) et les promenades stendhaliennes. Il accepte de pousser régulièrement un cri de révolte, mais la politique l'emmerde, il le confie à plusieurs correspondantes. Il s'inflige des visites de kolkhozes en URSS, et il écrit des pensums sur le communisme d'État... à son corps défendant.

Cette façon qu'il avait de « surjouer son propre rôle », se retrouve dans la relation qu'il entretient avec Frantz Fanon (1925-1961). Vous dites que ce dernier le culpabilisait.

La préface aux *Damnés de la terre*, de Fanon, est sans doute le texte le plus violent de Sartre et celui qui lui attira le plus de reproches. Employant un style familier, il invite les colonisés algériens à « abattre un Européen ». Or il confie dans plusieurs lettres qu'il rechigne à écrire ce texte, que la violence lui répugne, mais qu'il va bien falloir le remettre. À Rome, il a rencontré Fanon qui l'a culpabilisé. À côté du récit homérique de Lanzmann sur la rencontre des deux grands hommes, il faut lire Beauvoir qui rapporte que Fanon, ironisant sur les vacances italiennes du couple, demande à l'écrivain d'arrêter d'écrire, par solidarité avec le peuple algérien. Sartre, déjà révolté par la guerre et la torture pratiquée par l'armée française, n'obtempère pas mais il fait de la surenchère.

Arlette Elkaim (1935-2016), la fille adoptive de Sartre, occupe une place centrale dans votre essai. En voyage, ou au piano, Sartre s'abandonnait en sa compagnie à la légèreté. Avez-vous été surpris de le découvrir ?

Il y a une dizaine d'années, j'écrivais sur la relation des philosophes à la pratique musicale. J'ai eu l'intuition de cet autre Sartre en découvrant une vidéo de lui jouant au piano avec Arlette. Des rythmes, des allures, des affects inattendus se révélaient dans son jeu. Depuis lors, j'ai eu accès à des documents (correspondances, enregistrements audio et films) qui ont largement confirmé cette hypothèse. Cela m'a conduit à relire Sartre, non seulement ses textes fragmentaires comme ses écrits sur l'Italie, mais aussi ses textes canoniques pour y découvrir plusieurs voix. La légèreté, l'humour, la mélancolie y côtoient l'orgueil, la violence et l'activisme.

La caricature est souvent au rendez-vous lorsqu'on évoque les relations de Sartre avec les femmes. Vous êtes plus nuancé !

Reconnaissons les effets d'époque : au milieu du XXe siècle, le couple Sartre-Beauvoir fut révolutionnaire, l'antidote au modèle bourgeois. Le refus de l'inégalité entre les sexes, de l'hypocrisie sur le désir adultère, a permis de concevoir d'autres relations que celle du mariage conventionnel. Aujourd'hui, dans la vague de MeToo, ils sont accusés d'avoir manipulé des plus jeunes. Si l'on s'intéresse à la sexualité de Sartre de manière moins moralisatrice, son aveu « il y a une femme en moi » révèle une bisexualité qui se confirme dans des expériences amoureuses très diverses. Il ne fut pas l'homme frigide que décrivait Beauvoir et ses

correspondances dévoilent des désirs à la fois puissants et variés.

Baudelaire, Mallarmé, Flaubert, Genet, Sartre disait qu'il avait la passion de comprendre les hommes ? Ne s'est-il pas oublié – en dépit des « Mots » (1964) – dans cette passion ?

Tout au long de sa vie, Sartre a consacré un temps fou et des milliers de pages à ces créateurs auxquels il faudrait ajouter le Tintoret. À travers eux, il a mis en pratique sa théorie de la psychanalyse existentielle, permettant de ressaisir toute une vie à partir d'un projet originel. Les spécialistes l'ont accusé d'avoir plaqué ses propres fantasmes. Cependant c'est le contraire : Sartre s'est laissé envahir par ces vies extérieures si étrangères à la sienne et il a vécu grâce à elles des expériences par procuration et par empathie. Il a donc construit des « romans vrais », il s'est oublié passionnément dans le corps et l'imaginaire des autres, tiraillé entre ce qu'il a été et ce qu'il aurait pu être.

Sartre, on le sait, s'est tué à la tâche. À Arlette, il disait souvent, « je suis barré ». La musique a amorti cette dérive. Quel musicien était Sartre ?

Que fuyait-il ? Sa consommation délirante des amphétamines, son alcoolisme, ses burnouts furent autant de signes d'une névrose dont les ressorts sont le poids du devoir, l'insatisfaction de soi, la libido affirmandi et la graphomanie. On entend le sujet barré de la psychanalyse quand on lit cette

plainte de Sartre. Cependant il se ménagea beaucoup de pas-de-côté : des moments hors langage et hors socialité. Ses escapades touristiques, ou encore la musique, furent des contretemps pour échapper à la cadence collective et suivre des rythmes singuliers. En musique, Sartre aimait improviser, chanter, accompagner, ressentir, parodier. Paradoxalement, Sartre dénonçait dans ses écrits publics ce qu'il aimait et pratiquait en privé : le tourisme paysager, la musique romantique, l'abandon à la rêverie. Cette division a engendré une tension créatrice et nous invite à écouter les mille Sartre qui composent l'auteur connu sous ce nom.